E

A

E

RELATION

DES

Affaires du Canada,

En 1696,
Et des Miſſions des Pères de la Compagnie de Jéſus juſqu'en 1702.

NOUVELLE-YORK:
De la preſſe Cramoiſy de Jean-Marie Shea.
MDCCCLXV.

Les

De L

De la

Lettr

Lettr

Lettr

Lettr

Relat

Les Affaires du Canada en 1696, ... 7
De La Miſſion Iroquoiſe du Sault St. Francois Xavier en 1696, ... 13
De la Miſſion Illinoiſe en 1696 par le P. Gravier, . 21
Lettre du P. Jacques Gravier á Monſeigneur de Laval, le 17 Septembre, 1697, ... 23
Lettre de M. de Montigni au Rev. P. Bruyas en 1699, ... 29
Lettre du P. Gabriel Mareſt, ... 31
Lettre du P. L. Chaigneau au Rev. P. de Lamberville en 1702, ... 35
Relation du Deſtroit, ... 37

J
de
a f
M.
et
les
La
La

du
16
me
17

AVANT PROPOS.

JE dois les manuſcrits qu'on trouve ici imprimés à l'obligeance de l'Hon. Henry C. Murphy. Il a fait copier à Paris les lettres de M. de Montigni et des Père Mareſt et Chaigneau des originaux, et les autres ſur d'anciennes copies. La lettre du père Gravier à Mgr Laval vient des archives de Québec.

On avoit mis en tête de la lettre du père Mareſt la date de 26 8bre, 1689, *qui eſt inexact. Les evenements annoncés n'ont eu lieu qu'en* 1700.

JEAN-MARIE SHEA.

L

A
de
tar
Ch
22
Fr

LES

AFFAIRES DE CANADA,

LES ET

LES MISSIONS DES PÈRES

DE LA

Compagnie de Jésus.

En 1696.

La Guerre contre les Iroquois.

AUX aproches de n̄re petite armée composée d'habitans du païs et des troupes du roi, et de 500 sauvages tant Hurons qu'Abenaquis et Iroquois Chretiens et amis, le tout fesant environ 2200 hommes commandez par le Comte Frontenac, Gouverneur, les Iroquois

d'Onnontagué ſe ſont retirez après avoir eu mêſme brulé leur bourg qui étoit fortifié, et où des Goiogȣens et des Sonnontȣans avoient reſolu de ſe battre contre les françois, mais un ſauvage Iroquois qu'on avoit fait priſonier, s'eſt il y a trois mois, les ayant avertis que nos troupes etoient de 6000 hommes et qu'une partie venoit à Onnontagué, une autre á Goiogȣen, et une autre à Sonnontouan, les derniers et les Goigȣens quitterent les Onnontagués pour aller, diſoient ils, defendre leurs païs. C'eſt ce qui obligea les Onnontagués qui ne ſe croyoient ſeuls capables de reſiſter aux françois d'abandonner leur fort, pour ſe refugier á 25 lieues de la vers le midi, où ils avoient conſtruit un autre bourg, et où ils avoient des champs de bled d'inde. Ils y tranſportèrent leurs meilleurs effets, et abandonnerent ainſi leurs compagnes du 1er fort, chargés de bled d'inde à la diſcretion des françois.

De là ſans les y aller trouver en leur

nouveau poſte, ni les pourſuivre à cauſe qu'il y avoit trop loin, et que les ſouliers des ſoldats etoient uſés, outre qu'on etoit preſſé de revenir en Canada pour y faire les recoltes, on fit une detachement de 700 hommes, y compris 300 ſauvages pour aller á Onneiȣt, éloigné de 12 ou 15 lieues d'Onnontagué. On y fut en un jour. La fameuſe Chretienne d'Onneiout qui a fait donner la vie au p. Millet, alla avec quelques Onneiȣts au devant des françois et leur propoſa la paix et de venir avec 80 Onneiȣts qui etoient dans le bourg demeurer a près de Montreal avec les Iroquois Chrétiens On y conſentit, mais tandis que cette Chretienne alloit averter ſes gens de venir trouver Mon^r de Vaudreuil, qui commandoit le detachement nos gens la ſuivirent ſans attendre reponſe et entrerent tumultuairement dans Onneiȣt, ce qui fit fuir les Onneiȣts. Ou brula leur village et on a coupé leurs bled-d'inde comme à

Onnontagué. 30 de les Onneiôts vinrent enſuite ſe rendre aux Iroquois Chretiens et aux François. On delibera d'aller aux Oioguens. Monſieur le Gouverneur et Monſieur de Calliere en etoient d'avis mais on prit le part de revenir au lieu de pouſſer juſqú à Oioguen, ce qui auroit bien advancé le paix.

Voila tout le mal qu'on a fait aux Iroquois en cette expedition, qui a couté plus de 30 mille écus au Roy. On prit ſeulement un vieillard de 80 ans preſqu'aveugle et une vieille boiteuſe aux environs d'Onnontagué, où ils s'etoient cachés. L'un et l'autre furent donnés aux Iroquois Chretiens, qui les avoient amenés au camp, ils ſe trouvèrent parens. On donna la vie à la boiteuſe. Comme l'on deliberoit ce qu'on feroit du vieillard, que les françois vouloient faire mourir, les Iroquois Chretiens demanderent qu'on l'aſſomaſt, ou qu'on le tuaſt à coups de couteau plutôt que de le bruler, mais les françois voulurent abſolu-

ment qu'il fut brulé à petit feu, ce qu'ils executerent eux memes á la vue de ſes parens qui etoient d'nre parti. Je l'avois baptiſé lors que j'etois á Onnontagué, le jour de St Thomas, dont on lui avoit donné le nom. Il nous aimoit beaucoup et avoit donné bien des fois á manger au Jeſuiſte qui le confeſſa et l'aſſiſta á la mort, l'encourageant á ſouffrir courageuſement et chretiennement les tourmens du feu qu'on lui alloit faire endurer. Il pria Dieu aſſez longtems après qu'on commença de le brûler, ce qui etant venu á la connoiſſance du Gouverneur, il eut pitie de lui et lui eut fait donner la vie s'il n'eut pas eſté déjà tout brulé, ce qui fit quelqu'un des aſſiſtans touché de compaſſion lui caſſa la teſte. Cependant les Iroquois d'Agnié on inférieurs nous ont tué, ou pris priſonniers entre les Trois Riviéres et le lac St Pierre ſur la rive du fleuve 20 ou 30 perſonnes, et ont brulé leurs maiſons et leurs granges, et tué leurs beſtiaux.

Les Onnontagués tuèrent à l'arriere garde de notre armée un Iroquois Chretien et 2 Abenaquis qui ſeſtoient écartés et — François ſe ſont noyés en deſcendant les rapides du fleuve.

De la Miſſion du Sault Saint Francois Xavier en 1696.

Ex literis P. Jac de Lamberville.

QUATRE de nos pères a peine ſuffiſent-ils à cette miſſion ou ils ſont bien employés. C'eſt une Egliſe toute faite formée, ou l'on fait tout comme dans les Egliſes paroiſſiales et plus, car tous les jours les neophytes aſſiſtent a la meſſe. On y fait les priéres du matin et du ſoir, on y chante a la meſſe, on y confere le bapteſme et les autres ſacremts avec les ceremonies de l'Egliſe, on garde les dimanches et les feſtes, et tout y bien reglé. Depuis quelquetems le voiſinage des François nuit notablement a cette Egliſe naiſſante, à cauſe de l'eau de vie qu'ils

vendent aux catechumens et aux nouveaux Chretiens : pour un mechant lucre on deſole cette nouvelle vigne du Seig^nr^ Dupuis un an on y a batiſé quantité d'adultes depuis un an qui etoient venus du païs de nos ennemis ſe rendre volontairement ici avec leurs parens. Quelques uns pris en guerre par ces Iroquois Chretiens qui les ont amenés ici leur ont procuré le bonheur de devenir enfans de l'Egliſe et amis des Français à qui ils ont donné de veritables preuves de la ſincerité de leur foi. Dieu continue d'honorer une bonne fille, Iroquoiſe de nation, (Catharine Tagakȣita) decedée et enterrée en cette miſſion. Le ciel accorde quantité de graces a ceux qui implorent ſon affiſtance. Les Eccleſiaſtiques et les laïques y viennent en pélerinage remercier Dieu des faveurs qu'ils ont recües par ſon interceſſion ; pour marquer a Dieu ſa reconnoiſſance on envoye des preſents à l'Egliſe où repoſe ſon corps. Les paroiſſes entieres y viennent en proceſſion

ceſſion ſolemnellement au jour annuel de ſon deces pour rendre graces des divers effets de ſa protection, pour guerir les malades que les remedes ordinaires ne ſoulagent point. On avale dans de l'eau ou dans un boüillon un peu de la pouſſière de ſon tombeau. Mr. de Champigny, Intendant en Canada, avoit perdu la voix pendant un an, au bout duquel Madame l'Intendante ayant fait dire une neuvaine il recouvra très parfaitement ſa voix. Il a fait faire pluſieurs petits tableaux de cette bonne ſauvage qu'il diſtribüe, et qu'on garde par eſtime qu'on a de la ſainteté de cette Vierge Iroquoiſe, qui a conſervé ſon innocence parmi tous les libertinages de l'impureté. Pendant 3 ans qu'elle a été en cette miſſion, elle s'y a fait de ſi grands progres en la vertu, qu'elle a merité que Dieu la glorifiaſt par quantité de guériſons miraculeuſes obtenües de Dieu par ſon moyen.

Mr. Du luth capitaine dans la marine raporte lui meſme que depuis pluſieurs années etant fort tourmenté de la goutte, et ne trouvant point de ſoulagement a ſon mal, il fit dire une neuvaine en l'honneur de cette bonne Chretienne dont les prieres l'ont entierement gueri de ſa goutte le 9e jour.

Mr. de la Colombiere, preſtre miſsre en Canada, tres vertueux Eccleſiaſtiq. a publié partout que par les merites de Catharine Tegakȣita, (ce fut ſon nom) il a eté tiré dans une grande maladie, des portes de la mort. L'un et l'autre ont été en pélerinage offrir des graces avec dés preſents a leur liberatrice.

De la Miſſion du Saut, 1696.

Le meſme père continüe ſa lettre ainſi : Vous ſerez bien aiſe d'apprendre auſſi ce qui eſt arrivé à une Chrétienne Iroquoiſe de notre miſſion du Saut, nommée Mar-

guérite, qui a été prife et brulée au pais des Iroquois, ou elle été emmenée avec for petit enfant d'un an. D'abord on lui coupa plufieurs doigts et on lui fit des incifions par tout le corps fans jamais fe plaindre, celui qui etoit prefent a ce fpectacle raconte qu'ayant efté enfuite toute couverte de fang conduite á la Cabane ou l'on devoit exercer fur fon corps de nouveaux tourments, elle y trouva une femme françoife a qui les Iroquois avoient donné la vie, qui s'etant aproché de cette captive l'exhorta de fouffrir patiemment les maux qu'on lui fefoit endurer et de les offrir a Dieu : elle repondit qu'elle avoit depuis longtems demandé à Dieu d'etre maltraittée en cette vie pour expier fes pechés et pour eftre plus femblable à J. C. Un françois captif furvint qui lui donna un peu d'etoffe pour fe couvrir, et l'encouragea dans la conjoncture prefente de finir fes jours en veritable chretienne et de penfer fouvent au

ciel tandis qu'on la bruleroit a petit feu, auſſiſtot qu'elle fut au poteau ou l'on l'alloit attacher, elle ſe mit à genoux et pria Dieu tout haut pour elle et pour ſes ennemis, puis s'etant levée elle fut attachée au poteau où pendant qu'on lui appliq oit les fers ardants, elle ne ceſſoit point de prier et d'invoquer le Ciel, tantôt s'addreſſant à Dieu, tôt a la Ste Vierge, et tantôt exhortant ſes compatriotes Iroquois d'embraſſer la foy. Après qu'elle fut brulée par tout le corps, et qu'on lui eut enlevé toute la peau de la teſte, on la delia. au lieu de courir ça et la comme il arrive aux captifs qu'on brûle, elle s'agenouilla encore au pied de ſon poteau ou tandis qu'elle continuoit ſa prière, (quelques uns des aſſiſtants) ſes bourreaux lui donnerent pluſieurs coups de et de pierre ſur la teſte pour lui oter la vie, mais en vain ; ce qui fit dire aux ſpectateurs par deriſion qu'on ne pouvoit faire mourir les Chretiens et qu'ils etoient des eſprits.

L'un d'eux s'etant avancée avec une bayonnette l'en frappa, difant je la ferai bien mourir, mais et lui et les affiftans furent bien furpris de la voir rompüe fen avoir pû bleffer, cette pauvre victime recomença tout de nouveau fe recommander en cet état à Dieu, dont elle imploroit la mifericorde et le pardon de fes pechés avec des paroles qui attendrirent quelques uns des affiftans. On lui dechargea enfuite quantité de coups de gros bâtons fur la tefte pour l'achever, mais inutilement ce qui leur fit amaffer quantité de bois dont ils la couvrirent entierement et lui firent enfin finir fon martyre par le feu. Trois jours aprez la mort de la mère fon petit enfant fut abandonné par celle a qui on l'avoit donné, penfant qu'elle l'adopteroit pour fon fils, mais la difficulté qu'elle vit bien qu'elle auroit de l'elever a caufe qu'il avoit befoin d'une nourrice la fit refoudre porter auprez d'un feu. Perfonne n'eut affez de barbarie pour le brûler, mais voy-

ant qu'il appelloit inceſſamment ſa mère lui tendant les bras comme s'il l'eut vüe, et l'eut apellée pour le venir querir, on lui caſſa la teſte ſur l'heure. Les Chretiens que nos miſſionaires avoient autrefois inſtruits en la religion chrétienne dans ce pais ennemi, dirent que cette bonne femme Chretienne qui avoit été brulée avoit obtenu de Dieu la mort de ſon fils dont l'ame s'envola avec ſa mère dans le ciel de peur que s'il eut veſcu plus longtemps, il ne fut devenu meſchant parmi les infidelles.

De la Miſſion Illinoiſe en 1696. Par le P. Gravier.

LE meſme père Jaq. de Lamberville écrit a ſon frère en ces termes.

Le P. Gravier qui a paſſé 6 ans chez les Illinois eſt venu a Kebec pour les affaires de ſa miſſion, il dit qui eſt ravi de la ferveur de cette Egliſe naiſſante, où il compte plus de 2000 perſonnes qu'il y a batiſé et qui vivent dans la ſimplicité et dans la pieté des 1ers Chretiens. Il m'en entretenoit tout penetré de Dieu, et ravi des ſuccez que Dieu avoit donné a ſes travaux, et ſon regret eſt de n'avoir point de miſſres qui le ſecourent pour etendre

le royaume de Jeſus Chriſt dans les nations circonvoiſines, et qui parlent la meme langue et qui prient qu'on les vienne inſtruire.

Lettre du P. Jacques Gravier à Monſeigneur de Laval.

MONSEIGNEUR,

Je ſupplie Voſtre Grandeur de me pardonner la liberté que ie prends, de luy demander encore ſa bénédiction qui m'attirera celle de Dieu, pour arriver heureuſement à ma chere Miſſion apres un ſi long exil. rien ne me l'a plus adouci, Monſeigr, que la bonté que Voſtre Grandeur a eüe de vouloir bien me témoigner dans les viſites que i'ay pris la liberté de luy rendre, qu'elle y prenoit part.

Si Monſeigneur de Québec a pour nous les meſmes ſentimens comme l'eſperons tous, nous ferons nos fonctions

dans nos Miſſions Outaȣaiſes plus paiſiblement que nous n'avons fait depuis quelques années, et nous ſerons à couvert des menaces que nous fait Mons. le Comte de Frontenac de nous chaſſer de nos Miſſions comme il a deſia fait de celle de l'Ange Gardien des Miamis à Chicagȣa, dont Monſeigneur de Québec m'a confié le ſoin, en me confiant le ſoin des Miſſions des Illinois, des Miamis et des Scious, et confirmant le pouvoir que Voſtre Grandeur avoit donné au P. Marquette et au P. D'Alloüés qui ſont les premiers miſſionaires de ces nations du Sud.

Si Monſieur le Comte de Frontenac a appris que dans nos miſſions nous ayons fait quelque choſe indigne de notre Miniſtere, il a bien pu s'addreſſer à Monſeigneur l'Eveſque ou a ſon grand vicaire: mais il n'a pu que par violence nous chaſſer de noſtre miſſion de Chikagȣa, et nous eſperons que Monſeigneur de Québec ne ſouffrira pas une telle violence ſi

prejudiciable à ſon authoritité, et que ſi voſtre Grandeur veut bien luy en parler, il retablira et confirmera le P. Pinet dans ſa miſſion pour y continuer ſes fonctions qu'il a ſi heureuſement commencé. Au reſte, ie ne dois pas attendre que le beau ciboire dont Voſtre Grandeur fait préſent a la Miſſion des Illinois, ſoit fait, pour l'en remercier au nom de ces pauvres ſauvages : c'eſt votre miſſion, Monſeigneur, puis qu'elle eſt ſous la protection de l'Immaculée Conception de Notre Dame, que Voſtre Grandeur a choiſi pour le jour de ſon ſacre et qu'elle a priſe pour patronne de tout ſon Dioceſe : et le Père Marquette ne pouvoit rien faire de plus conforme à l'intention de Voſtre Grandeur que de mettre la Miſſion des Ilinois ſous le protection de l'Immaculée Conception de Noſtre Dame, et quoyque vous ayez toujours eſté le père de toutes nos Miſſions, celle cy, Monſeigneur, vous doit eſtre attachée particulierement et

parceque c'eſt la miſſion de l'Immaculée Conception de la Vierge, et par le beau preſent que vous luy faites.

Ne doit on pas croire que le Ciboire Voſtre Grandeur luy donne eſt d'un grand prix, puiſqu'il faut fondre toute ſa vaiſſelle d'argent pour le faire ? Auſſi nous ſera-t-il infiniment précieux, et nous ne pourrons rien avoir dans nos Miſſions, que nous eſtimions davantage. Une eſcuelle qui vous avoit ſervy ſi longtemps, Monſeigneur, car c'eſt là toute voſtre vaiſſelle d'argent avec une petite taſſe, ne devoit eſtre appliquée qu'aux ſaint autels, et l'on ne devoit pas la deſtiner à d'autres uſages ; et à proportion que le nombre des communions augmentera dans cette Miſſion, le nombre de ceux qui prieront Dieu pour Voitre Grandeur d'avoir logé le Sauveur du monde dans un ſi beau ciboire augmentera auſſy ; et puiſqu'elle a bien voulu me promettre un ſoleil pour expoſer le Saint Sacrement a la veneration de ces

pauvres ſauvages, nous vous ſerons redevables, Monſeigneur, de tous les actes d'adoration que Jeſus Chriſt recevra au bout du monde parmy les Illinois.

Quelqu' attache que i' aye pour ma miſſion, j'advoüe que ie ferois encore volontiers le voyage de Outaȣacs a Québec pour aſſiſter a la meſſe de la cinquantieſme année de voſtre ſacre, Monſeigneur, comme i'ay eu le bonheur d'aſſiſter à celle de voſtre preſtriſe et ie ne puis rien dire a tous nos Peres des Outaȣacs, de plus conſolant, dans les perſecutions que nous ſouffrons que de les aſſurer que Voſtre Grandeur ſe porte bien, qu'elle nous continüe toujours ſes bontez, que nous vivons avec tous les Meſſieurs de Voſtre Seminaire, dans une parfaite union et que vous nous regardez toujours, Monſeigneur, comme vos enfans.

Je ſuis dans un profond reſpect de Voſtre Grandeur,

Monſeigneur,

Le très humble et très obeiſſant

Serviteur et fils en N. S.,

JAC. GRAVIER, S. J.

A Ville Marie,

le 17 Septembre, 1697.

Lettre de M. de Montigni au Rev. P. Bruyas.

De Chicagȣ, 23 Avril 1699

Mon révérend Père :

NOUS avons trop d'obligations à vos pères du bon accueil qu'ils ont bien voulu nous faire, pour ne vous en pas témoigner ma reconnaiſſance, car vos pères de Michilimackinac, de Pimitoui et de Chicagȣ n'ont rien eſpargné pour nous bien recevoir. Je vous avoüe que j'ai été bien edifié de leur zéle, mais aſſurément je ne croyois pas qu'ils puiſſent reſiſter long tems aux grandes fatigues qu'ils ont, et je croi que vous devriez ou leur dire, de ne pas tant prendre ſur eux même, ou au moins leur envoyer

quelqu'un qui partage avec eux les fatigues de leurs miſſions. Je parle principalement de celui de Chicagou, et du père Binneteau que nous trouvaſmes à Chicagou tout foible d'une maladie aſſez forte qu'il avoit eu. Je ne doute pas que les Meſſieurs du ſeminaire de Quebec ne vous faſſent part, ſi vous le ſouhaittez du detail de notre voyage, qui a eſté, grace à Dieu, aſſez heureux. L'occaſion qui eſt ſur le point de partir, ne me permettant pas ainſi que je l'avois ſouhaitté de vous l'écrire moi même. Je vous prie d'eſtre perſuadé que je ſuis trés veritablement en Noſtre Seigneur

Mon Révérend Père

Votre très humble et
très obeiſſant ſerviteur

MONTIGNY.
ptre.

Au révérend

Tres révérend père Bruyas, Jeſuiſte
Supérieur des pères Jeſuiſtes de Canada
à Quebec.

Lettre du Rev. P. Gabriel Mareſt de la Compagnie de Jéſus au Rev. Père de Lamberville.

MON Reverend Père :

Je me ſuis desja donné l'honneur d'écrire à votre Reverence de mon village, au ſujet de l'abandonnement du fort des Scioux et de l'arrivée de Mr. Jucherau qui va faire un établiſſement a Oubache, ou il mene avec lui le P. Mermet.

Comme on dit que Mr. de Ponchartrain a cet etabliſſement fort a coeur, je rendu a Mr. Jucherau tous les ſervices que j'ai pu, et l'ai accompagné juſques à 30 lieues de mon village pour venir trouver Ronſa

dans ſon lieu d'hivernement, et prendre des meſures pour tacher de faire aſſembler les Ilinois a Oubache, mais il y a bien des obſtacles et je croy, qu'on aura bien de la peine d'en venir à bout.

Comme je ſcai que le P. Gouis a un grand accès aupres de Mr. de Ponchartrain, je viens de lui écrire la deſſus afin que par ſon moyen on puiſſe faire quelque gratification a nos miſſions. Taches d'appuyer ma lettre, ſi vous voyez que ce moyen puiſſe réuſſir. Sera-t-il dit que les Mrs. du Seminaire, qui travaillent moins que nous, recevront tous les jours et gratifications et penſions pour être dans les miſſions ou ils ne ſont rien, et qu'ils abandonnent tout auſſitoſt, comme nous voyons dans le bas du Miſſiſſippi ou tous ces Mrs ne ſe mettent pas même en peine d'apprendre les langues ſauvages, et tout recemment Mr. Foucault a abandonné la fameuſe miſſion des Acanſas.

Il faudroit auſſi tacher de nous faire

ſcavoir au juſte les deſſeins de Mr. de Ponchartrain, ce que l'on demande et attend de nos ſauvages auſſi bien que la gratification que la cour voudra leur faire. Je crois que vous entendez ce que je veux dire.

Mr. Jucherau ſe ruine en promeſſe, mais il penſe efficacement à ſes intereſt. Le Père qui eſt avec lui n'eſt pas tout content, il n'eſt ni miſſionnaire, n'ayant point de ſauvages, ni aumonier n'ayant point de retribution. Il n'a pas meſme une perſonne pour lui aider dans ſes beſoins. Je ſuis preſſé : ce cher pére vous ecrira la reſte.

Je ſuis dans l'union des ſs. ſacrifices.

Mon Reverend Père
de V. R.
Le très humble et très
Obeiſſant ſerviteur,
GABRIEL MAREST, S. J.

A mon Reverend Père
Le Père de Lamberville de la
Comp. de Jesus
au College de Louis le Grand
à Paris.

Lettre du Rev. P. L. Chaigneau au Rev. Père de Lamberville ſur le rétabliſſement des Miſſions Iroquoiſes en 1702.

A la Pointe aux Trembles,
Le 11 8bre, 1702.

MON très Reverend Père.

Vous apprenez enfin cette année pour notre grande conſolation que Dieu a exaucé nos déſirs nous accordant le rétabliſſement de nos Miſſions aux Iroquois, le R. P. de Lamberville, et ſa ſte compagnie ſe ſont ſignalés, ils ont été bien reçus. Mr. de Maricour les a accompagnés et vous ſaurez le detail de tout

ce voyage par les autres lettres que vous recevrez, beaucoup mieux que je ne ſaurai vous le décrire, J'ai remis entre les mains de votre très cher et st frère le dépôt que vous m'aviez confié, en votre abſence il eſt allé tenir votre place, et ſe ſert de ce que vous aviez ici ſelon vos intentions.

Je ne vous repette point les nouvelles que vous apprenez dans toutes les lettres de ce pays. Je m'unis a vos ſtes prières et ſs. ſacrifices, et ſuis avec toute la ſincérité de mon cœur et tout le reſpect poſſible

Mon très révérend Père

Votre très humble et
très obeiſſant ſerviteur
L. Chaigneau, S. J.

Au très Révérend
Le très Révérend Père de Lamberville,
de la Compagnie de Jéſus,
A Paris.

Relation du Deſtroit, extraite d'une Lettre écrite à Monſieur de Pontchartrain.

POUR vous donner une idée, Monſieur, de ce que c'eſt que le Deſtroit, au cas que vous ne l'ayez pas ; vous ſcavez que c'eſt une riviere, qui a vingt cinq lieües de long, dans la quelle ſe decharge le lac Huron pour ſe jetter dans le Lac Erie ; il s'en rencontre un autre dans cette rivière, qu'on nomme le lac Ste Claire, qui eſt auprès de ſix lieües de ce dernier, le quel a dix lieues de traverſe, et environ quinze de large, fort poiſſonneux auſſi bien que la rivière qui eſt par le quarante et un degrè, et qui

court depuis ſon embouchure juſqu'au lac Erie du Nord Nordeſt au Sud Sudoueſt, la terre au Nord s'eſtend du côté des Miamis ou il y a une riviere par laquelle on s'y rend en ſix jours, d'où l'on peut aiſément aller juſqu'au Miſſiſipi; celle du ſud juſqu' à Torento, qui eſt une terre ferme dans le fond du Lac Hurons qui aboutit dans celui d'Ontario. Le Detroit eſt eſloigné de cent lieües de Miſſilimakinac, et de cent autres au bas à Niagara, lequel eſt diſtant de Montreal cent cinquante; et ſi l'on fait un eſtabliſſement de ce poſte, il a été reſolu qu'on conſtruiroit des barques à Katarakoui pour y tranſporter les choſes neceſſaires juſqu' a Niagara où l'on fera un fort pour y maintenir des charois qui en feront les portages, leſquelles ſeront reçues par d'autres barques qui en feront le tranſport juſqu' ici, d'où on pourra les envoyer aux Miamis à Chikager, et a la baye, pour faire le commerce avec les Nations qui

y ſont en nombre. Notre fort eſt d'un Arpent en quarré ſans les Baſtions, ſcitué fort avantageuſement ſur une eminence, ſeparé de la riviere par une pente douce d'environ quarante pas, qui forme un glacis fort agréable. On a obſervé de le mettre dans le plus etroit de la rivière qui eſt d'une portée de fuſil, ayant partout ailleurs un bon demi quart de lieüe : et ſi on habite le poſte, le terrain y eſt très beau pour y bâtir dans les ſuites une grande ville. Les differentes choſes qui ſe rencontrent en ce pays la rendent tout à fait agréable : le climat y eſt auſſi temperé qu'en Touraine : et l'hiver (au dire des Sauvages) ne dure au plus que ſix ſemaines. C'eſt un charme de voir cette rivière bordée d'un nombre infini de pommiers, de quantité de pruniers de pluſieurs eſpèces, de chataigniers, de noyers, et de noiſiliers de France ; et d'y rencontrer la vigne qui en fait un des plus beaux ornement, dont les raiſins ſont paſſable-

ment gros et bons. Par intervalle on trouve de fort grandes prairies ſeiches et mouillées, remplies d'herbe qui a plus de trois pied de haut, elles ne ſont interrompues que par des arbres fruictiers, ou des bois francs, d'une exceſſive hauteur de pluſieurs eſpèces, comme noyer tendre et dur, cheſne rouge, et blanc, lierre, bois blanc, orme, freſne, et cottonières, cette diverſité continue dans la profondeur des terres, qu'on a eu la precaution de faire ſonder, laquelle ſe trouve ſi bonne qu'elle fait eſperer que ſa fecundité ne refuſera pas à la main d'un ſoigneux laboureur ce que la nature d'elle même a produit ſi abondamment.

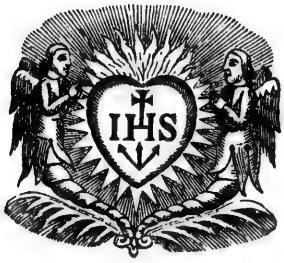
C'eſt dans ces bois et ces vaſtes prairies, où ſe nourrit un nombre immenſe de bœufs, vaches, cerfs, biches, chevreuils, ours, et dindes, qui nous ont été d'un très grand ſecours pour faire ſubſiſter nos ſoldats et voyageurs occupez au travail, à qui les vivres auroient manqué des en

arrivant. Quatre ou cinq chaſſeurs ont ſuffi juſqu' à cette heure pour les en entretenir, malgré les grandes chaleurs qui ont fait perdre une partie de leur chair; ce qui doit faire juger de la quantité de beſtes, qui ſe rencontrent dans ce continent, il ſe renco ntre dans les prairies, le lac Ste Claire, et la rivière óu il y a pluſieurs iſles, une grande quantité de gibier, qui conſiſte en faiſans, cailles, ralles, perdrix rouges, grues, cignes, outardes, canards de pluſieurs eſpèces, ſarcelles et courlis.

Si l'on continue cet etabliſſement, ce ſera le moyen d'empeſcher l'Anglois de venir s'en emparer, pour nous enlever le commerce des nations d'en haut; de brider les Iroquois et de contenir nos alliés dans leur devoir, leſquels il ſera bien plus aiſé de franciſer et de leur annoncer l'Evangile par la proximité des françois et du nombre des miſſionaires qu'il y aura.

Voila, Monſieur, tout ce que je puis

vous mander juſqu' a preſent de la bonté de ce pays; ſi par la ſuitte on fait quelqu' autre decouverte je vous en ferai part.



Lettre du P. Gabriel Mareſt, de la Compagnie de Jéſus à un Père de la même Compagnie.

Du Pays des Illinois en
la Nouvelle-France
le 29 Avril 1699

MON Révérend Père
Pax Chriſti

Il y a près d'un an que je ſuis dans cette miſſion ; le pays y eſt fort different de celuy du coſté de Quebec. Le climat y eſt chaud, les terres fertiles, le peuple d'un eſprit facile et doux. Voicy en quel eſtat y eſt la religion : parmi les hommes il y en a peu qui embraſſent le chriſtianiſme ; ſurtout

les jeunes gens, qui vivent dans de monſtrueux déſordres, qui les éloignent enentièrement de la vertu et qui les rendent incapables d'écouſter leurs miſſionaires. Priez Dieu, mon Révérend Père, qu'il jette les yeux de ſa miſéricorde ſur eux et qu'il les tire d'un eſtat ſi déplorable. Au contraire, les femmes et les filles ſe trouvent entièrement diſpoſées à recevoir le baptême, pleines de conſtance et de fermeté quand elles l'ont une fois reçu; ferventes à la prière, ne demandant qu'à eſtre inſtruites, fréquentant ſouvent les ſacrements, enfin capables de la plus hute ſainteté. Le nombre de celles qui embraſſent notre ſainte religion augmente de jour en jour d'une manière conſidérable, juſques à ce que, depuis peu, nous avons eſté obligés de faire une nouvelle égliſe, la première ſe trouvant trop petite; et à voir comme celle cy ſe remplit tous les jours, je crois qu'il nous en faudra faire une troiſième. Gloire en ſoit à Dieu,

qui veut bien répandre icy ſes graces avec tant de profuſion.

Comme le village eſt grand, y ayant près d'une demie lieue de long, nos fervents chreſtiens ont dreſſé depuis peu une chapelle aux deux bouts pour la commodité de l'inſtruction ; ils s'y aſſemblent, et je vais leur y faire regulièrement le catéchiſme.

Les enfants nous donnent des très belles eſpérances pour l'avenir, on ne ſauroit croire l'ardeur qu'ils ont pour ſe faire inſtruire ; quand ils ſont de retour dans la cabane, ils diſent à leurs pères ſouvent encore infidèles, ce qu'ils ont appris ; ſurtout ils ſavent ſe moquer des ridicules cérémonies de nos jongleurs, et nous voyons que, par là, la jonglerie s'eſteint peu à peu.

Il y a pres de dix ans que le P. Gravier jetta les fondements de cette nouuelle chreſtienté, qui'l a cultivé avec des ſoins et des peines incroyables. Le R. P. Bin-

neteau a ſuccedé à ſes fatigues et à ſes fruicts. Enfin, ou peut dire que c'eſt icy une de nos plus belles miſſions : en verité, on ne conçoit pas en France, le bien qu'on peut faire parmi ces nombreuſes nations ; il faut avouer auſſi qu'on y a de l'occupation pour l'ordinaire audeſſus de ſes forces, et il faut que Dieu nous ſoutienne d'en haut pour ne pas ſuccomber au travail. Voicy un plan de notre vie.

Tous les jours, avant le ſoleil levé, nous diſons la meſſe pour la commodité de nos chreſtiens, qui s'en vont de là à leur travail. Les ſauvages y chantent des prières, ou en récitent enſemble ; au ſortir de la meſſe, nous allons dans divers quartiers faire le catéchiſme aux enfants ; enſuite il faut aller voir les malades. Au retour on trouve toujours pluſieurs ſauvages qui viennent nous conſulter ſur differentes choſes. Après midy, trois fois la ſemaine, ſe fait un grand catéchiſme pour tout le monde ; de là on va par les cabanes con-

firmer les chreſtiens et taſcher de gagner quelque idolâtre. Ces viſites ſont d'une très grande utilité, et je remarque que le miſſionaire ne manque jamais d'y faire quelque nouvelle conquête, ou d'y ramener quelque brebis egarée. Les viſites ſe font aujourdhui dans un quartier et demain dans un autre, eſtant abſolument impoſſible de parcourir toutes les cabanes en un jour.

Quand nous revenons à la maiſon, nous la retrouvons toute pleine de nos fervents chreſtiens qui viennent pour recevoir quelque inſtruction ou pour ſe confeſſer ; c'eſt ordinairement en ce temps là que j'explique des images de l'ancien et du nouveau teſtament ; ces ſortes d'images frappent l'eſprit du ſauvage et luy aident beaucoup à retenir ce qu'on luy apprend ; ſe fait enſuite la prière publique où tout le monde ſe trouve, et une demie heure d'inſtruction ; au ſortir de là, pluſieurs veulent nous

parler en particulier, et ſouvent la nuit eſt déjà bien avancée, avant qu'on ayt pu contenter tout le monde. Voilà ce qui ſe fait tours les jours. Les ſamedys et les dimanches ſont entièrement occupés pour les confeſſions : ainſi un miſſionaire n'a icy que la nuit de libre, encore ſouvent prend-on ce temps là pour apprendre à quelques uns à chanter des hymnes.

Pendant l'hiver nous nous partageons en différents endroits, où les ſauvages vont paſſer cette ſaiſon. J'avois pour moi l'hiver paſſé un aſſez gros village à trois liéues d'icy où après avoir dit la meſſe les dimanches, je venois encore la dire icy au fort, à nos François.

Il a paſſé par icy trois Meſſieurs du Séminaire de Quebec que Mgr l'Eveſque envoyoit eſtablir des Miſſions ſur le Miſſiſipi. Nous les avons reçu le mieux que nous avons pu, les logeant chez nous

et leur faiſant part de ce que nous pouvions avoir dans une diſette auſſi grande que celle où nous avons eſté toute l'année dans le village. En partant nous les avons auſſi engagés à prendre ſept ſacs de bled qui nous reſtoient, leur cachant noſtre pauvreté, afin qu'ils euſſent moins de peine à recevoir ce que nous leur offrions. Dans une autre de nos Miſſions, nous avons encore nourri deux de leurs gens pendant tout cet hyver.

Comme ces Meſſieurs ne ſavoient pas l'Ilinois, nous leur avons donné un recueil de prières et un catéchiſme traduict, avec les remarques que nous avons pu faire ſur cette langue, afin de les aider à l'apprendre ; enfin nous leur avons fait toutes les honnêtetés ettoutes les amitiés poſſibles.

Demandez à Dieu, mon R. Père, qu'il me faſſe la grâce de lui être fidèle et de remplir icy les deſſeins qu'il a ſur moi pour l'avancement de ſa gloire et l'en-

tière converſion des peuples qu'il a bien vouloir confier à nos ſoins.

Je ſuis

Mon Révérend Père

Votre très humble et obéiſſant ſerviteur

GABRIEL MAREST S. J.

Lettre du P. Julien Binneteau, de la Compagnie de Jéſus, à un Père de la même Compagnie.

Du Pays des Ilinois 1699

MON Révérend Père

Pax Chriſti

Dieu continue d'eſtre icy ſervy, malgré les oppoſitions du démon, qui ſuſcite des gens tout à fait ennemis du Chriſtianiſme : nous les nommons icy Jongleurs. Ils font en public cent mommeries pleines d'impieté et ils parlent à des peaux de bêtes, à des oiſeaux morts, comme à des divinités ; ils pretendent que les herbes médicinales ſont des dieux de qui ils tiennent la vie, et qu'il n'en faut

point adorer d'autres ; ils chantent tous les jours des chanſons en l'honneur de leurs petits manitous, comme ils les appellent : ils s'emportent contre noſtre religion et contre les miſſionnaires. Où eſt le Dieu, diſent ils, dont nous parlent ces robes noires ? Que nous donne-t-il, pour les aller entendre ? Où ſont les feſtins qu'ils nous ſont ? car mon révérend Père, c'eſt par les feſtins que le parti du démon ſe ſoutient icy.

Quoique ces ſortes de gens là paroiſſent fort éloignés d'embraſſer le chriſtianiſme, pluſieurs d'entre eux ne laiſſent pas cependant de reſpecter ou de craindre nos myſtères et de faire bon viſage aux miſſionnaires : il y en a meſme peu dont les enfants ne viennent à la chapelle ; pluſieurs les y envoient et quelque motif qui faſſe agir les parents, il y a eſpérance que les jeunes plantes porteront un jour leurs fruits, et que le méchant parti tombera inſenſiblement. Ce qui vous ſurprendra,

c'eſt que pluſieurs de ces jongleurs, quand ils tombent malades, ont volontiers recours au miſſionaire, et il y en a peu qui ne l'écoutent et qui n'avouent qu'il n'y a qu'un Grand Eſprit, ouvrier de toutes choſes, et qu'il faut ſeul adorer. Depuis peu, un des plus conſiderables s'eſt fait inſtruire, après avoir longtemps réſiſté; eſtant enſuite tombé malade et ſe ſentant proche de la mort, il n'a point eu de repos qu'il n'ait enfin reçu le ſaint baptême en exhortant tous ſes enfans à embraſſer noſtre religion.

Les jeunes gens ne mettent point moins d'oppoſition au progrès du chriſtianiſme que les jongleurs. Ce ſont, parmi eux, des monſtres d'impuretés, qui s'abandonnent ſans honte aux actions les plus infâmes; ce qui fait que nous ne voyons preſque aucun jeune homme ſur qui on puiſſe compter pour les exerciſes de la religion; il n'y a qui les hommes entre deux ages ou les vieillards qui ayent de la conſtance.

En récompenſe les femmes et les filles ont de grandes diſpoſitions pour la vertu, quoique ſuivant leurs couſtumes, elles ſoient eſclaves de leurs frères pour eſpouſer ceux qu'ils jugent à propos, meſmes les hommes déjà mariés à une autre femme. Il s'en trouve néanmoins pluſieurs parmi elles qui reſiſtent alors conſtamment et qui aiment mieux s'expoſer aux mauvais traitements qu'on leur peut faire, que de rien commetre, en cette occaſion, contre ce que preſcrit le Chriſtianiſme pour le mariage.

Il y a pluſieurs ménages où l'homme et la femme vivent dans une grande ferveur, ſans ſe ſoucier de ce que les jongleurs et les jeunes libertins peuvent dire: ils ſont toujours les premiers à l'égliſe, aſſidus aux prières publiques, et ſoutiennent couragauſement le parti. Quelques uns s'aſſemblent chez un des plus conſidérables du village, et là tout l'entretien eſt de matière de piéte, du catéchiſme,

des prières qu'ils ſe font reciter les uns aux autres, ou enfin ſur les cantiques ſpirituels. Comme les enfants ſont perſecutés pour la prière, je connois de bons chreſtiens qui les exhortent à ſe retirer chez eux, s'offrant à les nourrir et leur faiſant part de ce qu'ils ont, comme s'ils étoient leurs propres enfants.

Il y a auſſi des femmes mariées à de nos françois qui ſeroient d'un bon exemple dans les maiſons de France les mieux réglées ; quelques unes de celles qui ſont mariées aux ſauvages ont un ſoin extraordinaire d'entretenir la pieté dans les familles ; elles inſtruiſent elles mêmes leurs enfants ; elles exhortent leurs maris à la vertu, leur demandent le ſoir s'ils ont fait leurs prières, les portent à frequenter les ſacrements, et pour elles, elles ſe confeſſent au moins tous les huit jours et communient ſouvent.

Après vous avoir parlé de la miſſion, je vous diray quelque choſe, mon Révé-

rend Père, des miſſionaires. Le P. Gabriel Mareſt y fait des prodiges : il a les plus beaux talents du monde pour ces miſſions ; il a appris la langue en quatre ou cinq mois juſqu'à en faire maintenant des leçons à ceux qui ſont icy depuis longtemps, il eſt d'une fatigue incroyable, et ſon zèle lui fait regarder comme rien, tout ce qu'il y a de plus difficile. Je n'aurai jamais de repos, dit il, tant que je vivrai ; je ne croirai jamais en avoir aſſez fait.

Nous avons trois chapelles et nous faiſons le catéchiſme en quatre endroits. Des Kikabous, pareillement Ilinois, ſe ſont logés auprès de nous pour faire du bled dans le voiſinage de noſtre premier village ; ils ont part à la parole de Dieù ainſy nous ne manquons pas d'occupation icy tous deux. Noſtre maiſon ne déſemplit pas, depuis le matin juſqu'au ſoir, de gens que viennent ſe faire inſtruire et ſe confeſſer : il a fallu faire nos cha-

pelles plus grandes qu'elles n'eſtoient. Le cher Père Mareſt ſe livre un peu trop à ſon zèle : il travaille exceſſivement le jour, et veille la nuit pour ſe perfectionner dans la langue ; il voudroit en cinq ou ſix mois ſavoir tout le dictionnaire. Dieu nous conſerve un ſi brave miſſionaire ; il ne vit que d'un peu de bled cuit, où il mèle quelquefois un peu de petites fevès, et il mange un melon d'eau qui lui ſert de boiſſon. Il y a un autre miſſionaire à ſoixante lieues d'icy qui vient nous voir tous le hivers, il eſt de la Province de Guyenne et ſe nomme le P. Pinet, ſi vous le connoiſſiez, je vous en dirois davantage de lui. Il a eu le bonheur d'envoyer au ciel l'âme du fameux chef Pé'ouris et de pluſieurs jongleurs, et a attiré à nos chapelles, diverſes perſonnes qui ſont l'exemple du village par leur ferveur : il me reſte à vous parler de ce qui me regarde.

Ie ſuis preſentement à hiverner avec une partie de nos ſauvages diſperſés. J'ai

eſté depuis peu aux Tamarois, en voir une partie ſur le bord d'un des grands fleuves du monde, que nous appelons pour cela le Miſſiſipi ou la grande rivière ; on en a découvert plus de ſept cent lieues où elle eſt navigable, ſans en avoir encore trouvé la ſource. Ie dois retourner chez les Ilinois de Tamaroa le printemps ; il y a une fort grande différence de ce climat icy à celui de Québec, où le froid eſt long et les neiges fort hautes, au lieu qu'icy d'ordinaire le neige ne dure que fort peu. A peine tout ce mois cy de Janvier avons nous ſenti le froid ; la vigne ſe voit attachée aux arbres de tous coſtés et montant juſqu'au haut, le raiſin en eſt ſauvage et n'approche pas de la bonté de celuy de France. Il y a une infinité de noyers et de pruniers de différentes eſpèces ; on y voit encore quelques petites pommes. Il ſe trouve icy deux autres ſortes d'arbres fruictiers que l'on ne connoit point en France, ce ſont des Aſſimines

mines et des Piakimines : le fruit en eſt bon : de tous nos autres beaux fruits de France nous nous en paſſons en ce païs-cy. Le gibiér y eſt en quantitié ; les canards, outardes, oies, cignes, grues, poulets d'Inde ; le bœuf, l'ours et le chevreuil ſont les groſſes viandes que l'on mange au païs de chaſſe. Le bœuf en ce païs eſt d'un brun tirant ſur le noir ; c'eſt ce qu'on appelle le bufle en Europe ; il a une groſſe boſſe vers le chignon du cou, le poil fort épais, comme ce luy des moutons en France, et nous fait de bonnes couvertures de lit. On voit encore pluſieurs autres animaux, comme chats ſauvages, loups cerviers, rats de bois ; la femelle de ceux cy porte ses petits dans une eſpece de bourſe qu'elle a ſous le ventre.

Voicy quelle eſt la vie de nos ſauvages ; ils partent ſur la fin de ſeptembre pour chaſſer. Tout le monde marche, ou ſe rend en pirogue au lieu de l'hivernement.

De là, les plus leſtes hommes, femmes, fiſles, vont dans les terres chercher le bœuf; cet animal eſt dangereux, courant reſolument ſur celuy qui l'attaque, ſurtout quand il eſt bleſſé; il ſoufle d'une maière furieuſe, et jette des œillades terribles. Quand les ſauvages l'ont tué ils enlèvent particulièrement la viande de deſſus les côtes, la partagent en deux moitiés; cette viande eſt enſuite expoſée pendant quelque temps ſur un gril de bois de trois ou quatre pieds de haut, ſous lequel on fait un feu clair, puis on la plie; ainſy deſſechée, elle ſe garde fort longtemps ſans ſe corrompre. On appelle ces ſortes de pieces des plats-côtés dont il ſe fait grand débit au village, quand on eſt de retour. Cette chaſſe finit vers le temps de Noël; les ſauvages en reviennent chargés de ces plats-côtés, et il eſt ſurprenant combien les hommes et les femmes portent peſant dans la marche. Le reſte du temps juſqu'au

mois de mars ſe paſſe dans l'hivemement, où les femmes preſſent ſans ceſſe ; les hommes vont de fois et d'autres chaſſer le chevreuil ou des ours, ſinon ils jouent, danſent, chautent, *partisque fruuntur*. Ce ſont tous gentilshommes, vivant, ſans autre meſtier, que celuy de la chaſſe, de la peſche et de la guerre.

La me que les ſauvages mènent au village eſt à peu pres de même que celle de l'hivernement ; les femmes ſeules y labourent et ſèment la terre ; ce qu'elles font avec grand ſoin ; auſſi pour l'ordinaire les bleds ſont-ils fort beaux et en abondance. La fainéantiſe où vous voyez que vivent les homes, eſt la ſource de toutes leurs débauches, et de l'averſion qu'ils ont pour la religion chreſtienne. Le bal ſe tient icy comme en France, tandis que dans une cabane des danſeurs ſuivent la cadence d'une eſpèce de tambour, vous entendez d'un autre coſté quelque vieille qui chante.

J'oubliois de vous parler de nos jardins; un de leurs plus beaux ornements eſt ce que nous appelons les melons d'eau; ils viennent exorbitamment gros; le gout en eſt fort doux, et ils ſont différents de nos melons en ce qu'ils ne jauniſſent pas: ils ſe mangent ſans ſel, et la quantité n'en eſt pas malfaiſante.

Violà, mon R^d^ Père, un petit narré du climat et des mœurs des nos Ilinois Les jeunes-enfants nous y donnent toujours une grande eſpéreraucе pour l'avenir, ils ont un empreſſement merveilleux pour ſe faire inſtruire, et l'enviè d'avoir une aiguille, et un grain rouge, ou quelque petite croix ou médaille, fait qu'ils s'appliquent à bien répondre et qu'ils apprennent beaucoup en peu de temps.

Je ſuis

Mon révérend Père

Votre très humble et très obéiſſant ſerviteur en Noſtre Seigneur,

JULIEN BINNETEAU
de la Compagnie de Jéſus.

Lettre du Père Jacques Bigot de la Compagnie de Jésus, à un Père de la même Compagnie.

Du Pays des Abnaquis 1699

MON révérend Père,

Pax Christi.

Je partis sur la fin du mois d'aoust, pour aller dans une de nos missions de l'Acadie, prendre la place de mon frerè qui estoit incommodé. I'y arrivai la veille de la Nativité de la Sainte Vierge, où j'eus d'abord la consolation de confesser avec luy et de communier plus de deux cents de nos sauvages. Comme c'est le premier hyver qu'on ait passé

dans ce village tout récemment eſtably, je vous avoueray que j'ay en quelque choſe à ſouffrir, taut pour le logement que pour les vivres; mais toutes ces peines ne ſont rien en comparaiſon de la conſolation que j'ay eu de jouir dans cette miſſions des fruicts des travaux de mon frère, et d'y trouver la plupart des ſauvages dans une très grande ferveur. On ne ſauvoit entrer dans leur chapelle, ſans qu'on y en trouve quelqu'un adorant Jéſus Chriſt dans le Saint Sacrement; ils s'excitent les uns les autres dans ce ſaint exerciſe, et tachent de teſmoigner par là combien ils ſont reconnoiſſants de l'honneur que leur fait ce Dieu caché, de demeurer ainſy dans leur paùvre chapelle, quelques uns y viennent dès trois heures du matin; pluſieurs y paſſent les deux heures entières à genoux; j'en connois qui ne manquent jamais d'y aller tous les jours à midy.

D'autres en revenant de la foreſt, après

avoir mis leurs charges de bois dans leurs cabanes, vont auſſitoſt ſaluer Noſtre Seigneur. Comme la plus grande partie des ſauvages de ce village ne ſont baptiſés que depuis peu de temps, et qu'ils n'ont pu eſtre tout à fait inſtruits, j'ay toujours fait deux inſtructions peblique dans la chapelle, et une troiſième dans une cabane particulière pour leur apprendre et pour leur expliquer des chants ſur les myſtères; celà ne les contentoit pas encore, de ſorte que quand j'allois dans le cabanes, ils me faiſoient mille queſtions, importunité ſans doute bien agréable. Dès que je faiſois le cri dans le village pour l'inſtruction des enfants, pluſieurs, tant hommes que femmes venoient ſe joindre à eux pour eu profiter. Quelques uns dès la fin de ſeptembre, avoient couſtume de ſe retirer dans les bois juſqu'au printemps, pour y paſſer l'hyver plus commodément; cette année, ceux là ont différé plus de trois

mois à le faire, afin de pouvoir eſtre inſtruits.

Je deſeſperai quaſi de la converſion de deux jeunes ſauvages d'environ vingt cinq ans, grace à Dieu, ils ont tellement changé depuis quelque temps, qu'aujourd hui je ſuis autant conſolé de leur ferveur et de leur docilité que j'eſtois auparavant affligé de leur fierté et de leur indifference pour le Chriſtianiſme. Un troiſième eſtant retombé dans ſes désordres, après avoir eſte baptiſé, j'ay eſté obligé de moderer les mortifications et les auſterités que xouloient faire deux de ſes parentes pour obtenir de Dieu ſa converſion.

Une jeune femm en'eſt venue dire que, depuis deux ans, elle avoit promis à Dieu de ne ſe jamais remarier, qu'elle vouloit lui garder ſa parole et que pour cela elle me prioit de dirè à ſes parents de ne luy plus parler de mariage.

Une autre de même age, dans la première communion qu'elle fit après la mort de

de ſon mari, promit à Jéſus Chriſt de ne ſe plus marier. Comme je la blâmois d'avoir fait cela ſans m'en avoir parlé, elle m'a dit tout ſimplement que, poſſédant Jéſus Chriſt après la communion, elle n'avoit pu s'empeſcher de luy dire: Je ſuis maintenant toute à vous, mon divin Jéſus, et jamais je n'auray d'autre eſpoux que vous. Je ne puis vous exprimer tout ce qu'a voulu faire cette fervente chreſtienne pour le repos de l'ame de ſon mary.

Depuis quelques jours nos Abnaquis ont commencé à rendre par échange les Anglois qu'ils avoient pris en guerre, et c'eſt icy, mon révérend Père, où la religion Catholique a triomphé de l'héréſie en la perſonne meſme des enfants. Selon l'accord fait entre les deux nations, il eſt libre à ceux qui ont plus de quatorze ans de reſter chez les ennemis, mais on a droit de part et d'autre de reprendre, malgré eux, ceux qui ſont au deſſous de

cet âge. Quand ou vint a ramener un pauvre enfant de douze à treize ans, vous n'euſſiez pu retinir vos larmes, voyant comme il conjuroit les ſauvages de le retenir ; Je vais me perdre, s'ecroit il en pleurant, gardez moi avec vous, afin que je ne ſois point damné. Il confondit le capitaine de ſa nation, qui eſtoit venu faire l'échange, luy ſoutenant que les François et les Sauvages prioient beaucoup mieux que les Anglois. Quelques jours auparavant, à Québee, un jeune Anglois, en pareille circonſtance, avoit fait la même confuſion à un miuiſtre, en preſence de M. le Gouverneur. Quatre filles Angloiſes ont abſolument refuſé de retourner à Boſton, et ont mieux aimé demeurer avec nos Sauvages que de ſe mettre en danger, ont elles dit, d'eſtre perverties par les miniſtres. Une autre vient de me dire qu'elle eſtoit reſolue d'en faire autant, ne comptant pour rien, m'a-t-elle dit, la dureté de la vie miſéra-

ble et pauvre des Sauvages pour ſe conſerver dans la vraye religion. Sept petits Anglois ayant entendu parler que l'échange alloit ſe faire, ſe ſont cachés dans les bois, de peur qu'on ne les ramenaſt; deux autres, plus avancés en âge, et qui ſont morts, il y a quelques mois, après avoir fait icy leur première communion, m'avoient bien aſſurés qu'il ne retourneroient point. Cette ferveur des Anglois parmy nous, doit faire honneur à nos bons Sauvages, qui ont un ſoin et un zèle admirable, pour les mener aux miſſionnaires, et pour les inſtruire eux mêmes, dès qu'ils les ont pris. Je les trouve d'abord fort prévenus contre nous; mais peu à peu ils ſe laiſſent perſuader par la dévotion et par l'aſſiduité à la prière de nos Abnaquis; ce qu'ils ne voient point, diſent ils, dans leur colonie.

Je vous écris cecy, mon reverend Père, ſur le bord de la mer, où je ſuis avec nos ſauvages, qui y ſont venus pour traitter de

paix avec un vaiſſeau anglois qui y eſt à la rade. Le voyage m'a extremement fatigué, outre que nous manquons quaſi de vivres à cauſe du mauvais temps ; j'en avois un peu apporté ; mais dès la première nuit, un chreſtien, qui avoit bon appetit, mange a le ſac de cuir où je les avois mis et n'épargne pas ce qu'il y avoit dedans. Nous nous regalons d'huitres, que nous allons prendre, quand la mer eſt baſſe : c'eſt auſſi tout ce que nous avons à manger, depuis quelque temps. Le capitaine du vaiſſeau dit d'abord que le Gouverneur de la Nouvelle Angleterre vouloit abſolument que les Abnaquis chaſſaſſent les miſſionaires françois, et qu'il leur en donneroit de ſa nation. Nous n'en ferons rien, dirent auſſitoſt les capitaines Abnaquis. Vous voudriez nous faire prier comme vous, mais vous n'en viendrez pas à bout. La propoſition des Anglois les a tellement irrités, qu'ils ont répondu que l'Anglois eut à ſortir de leur

pays, qu'ils ne ſouffriroient jamais, qu'il s'y établiſſe : que par leur choix ils s'eſtoient donnés au grand capitaine des François et qu'ils ne reconnoiſſoient que luy. Les Anglois en ont mal uſé d'ailleurs, en retenant depuis trois ans, malgré leur parole donnée pluſieurs fois, deux Abnaquis, par les quels ils ont retiré des mains de ces ſauvages plus de trente Anglois, promettant toujours de rendre ceux qu'on leur avoit demandé, et cependant n'en avoient encore rien fait. Il faut avouer auſſi que d'un autre coſté, les Abnaquis, animés par cette perfidie, leur ont pris et tué bien de monde.

Le capitaine anglois m'a fait faire beaucoup d'honnêtétes, m'invitant même à venir ſur ſon bord ; mais je n'ay eu garde de me mettre ainſi entre ſes mains ; si je l'avois fait, je crois que de longtemps je n'aurois revu ma chère Mission. Je me ſuis contenté de lui eſcrire une lettre de remerciement. Je pars pour Quebec avec

quelques uns denos ſauvages, pour rendre compte à Mr. le Gouverneur de ce qui s'eſt paſſé dans cette entrevue avec l'Anglois.

J'arrive de Quebec, après avoir ſalué et entretenu Monsieur le Governeur qui eſt très content de la maniere dont nos Abnaquis, ont repondu aux Anglois. Je m'etois remis au plus toſt ſur les glaces, afin d'arriver à l'Acadie avant que les rivières fuſſent dépriſes; mais le degel me ſurprit au bout de quelques jours, ce qui augmenta la fatigue du voyage de telle ſorte qu'une groſſe fièvre me prit : je croyois en mourir le jour de l'Annociation de la Sainte Vierge, et on me ramena le mieux qu'on pût à Quebec, où j'ai eſté malade près de cinq ſemaines. Je repartis enfin après Pâques, et par mon retour je donnai bien de la joye à mes cher ſauvages, qui me croyoient mort. Auſſitoſt je me mis à parcourir les trois villages, pour les confeſſer, leur faire faire

leurs Pâques, et les fortifier contre les ſollicitations des Anglois, qui font tout ce qu'ils peuvent pour les engager à recevoir des miniſtres. Toutes ces fatigues m'ont redonné la fievre, je n'ay pas laiſſe cependant de faire toutes mes fonctions et je n'ay paſſé qu'un jour ſans avoir eu la conſolation de dire la meſſe.

Je ſuis, de Votre Révérence
Mon Révérend Père
Le très humble et très obéiſſant
ſerviteur
JACQUES BIGOT.